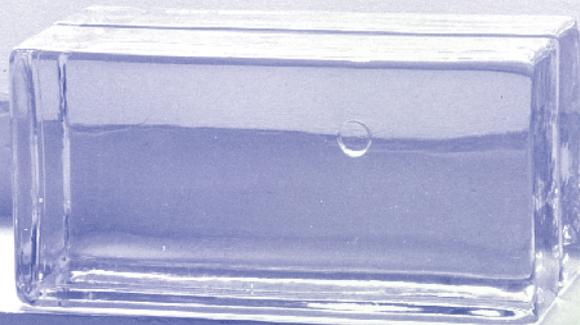
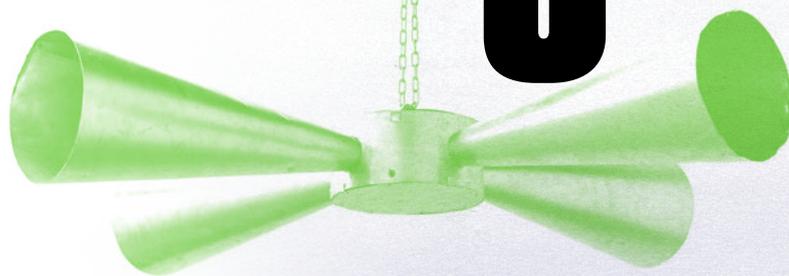


**exposition
du 15 avril
au 1^{er} juillet 2023**

LES Vagues



**L. Camus-Govoroff
Louis Chaumier
Élisa Florimond
Jérôme Girard
Victoire Gonzalvez
Alice Lejeune
Noémie Pilo**

londe

**Théâtre Centre d'Art
Vélizy-Villacoublay
londe.fr**

Le **Centre d'Art de l'Onde** a organisé une exposition intitulée **Les Vagues** du 14 au 22 novembre 2014.

Il s'agit d'une exposition collective de sept artistes récemment diplômés du secteur Art-Espace de l'École des Arts Décoratifs de Paris (Ensad).

Cette rencontre avec une nouvelle génération de créateurs et de créatrices a l'ambition de donner à voir la façon dont ces artistes changent le monde par leurs œuvres et par le regard qu'ils portent sur notre époque.

Construit dans un dialogue avec les espaces du

Centre d'Art de l'Onde, le projet épouse l'architecture éphémère des vagues, se construisant à l'approche du rivage pour mieux se défaire dans le ressac.

Phénomène infini et atemporel, les vagues marquent ici la pluralité des voix qui viennent à nous dans l'intimité de notre dialogue avec les œuvres. Nous nous faisons réceptacles de ce qu'elles viennent nous raconter sur notre temps. Ce projet s'est aussi écrit à partir de la lecture commune des *Vagues* de Virginia Woolf. Ouvrage expérimental et choral, ce roman se fait poème dans lequel les personnages en composent à leur manière un septième.

Le projet s'inscrit à dessein dans l'accompagnement artistique d'une génération d'artistes en devenir, entre soif de créer et besoin d'être vu. Pour la plupart d'entre eux, *Les Vagues* est leur première exposition au sein d'un centre d'art et d'une structure de production. Dans ce cadre, chacun des artistes bénéficie d'un budget de production, de la rédaction d'un texte critique et d'un accompagnement professionnel durant la réalisation de leurs œuvres produites spécifiquement pour ce projet.

Cette exposition reçoit le soutien de l'École des Arts Décoratifs, Paris.

« Le flot ne cesse d’aller et venir entre les rochers immobiles. S’échouant sur cet écueil, projetant l’écume sur les flancs de cet autre ; un torrent s’engouffre par une brèche et ressort en tourbillon vers le versant opposé de l’archipel. Les îlots échangent silencieusement, par contre-courant et flux de pensée. C’est tantôt fluide, tantôt tourmenté. Le sel transporte les souvenirs : la mémoire est faite d’eau salée. »

« J’ai tenté de lire *Les Vagues* comme j’avais déjà tenté à plusieurs reprises de lire Virginia Woolf. Je n’ai jamais réussi, malgré le fait que cette autrice, non seulement l’autrice, mais la personne à part entière me fascine. Peut-être est-ce d’abord lié à une fascination pour les artistes qui se suicident en laissant derrière elles et eux des tas de questions ? Je ne sais pas. »

« Des *Vagues*, j’ai uniquement lu la double préface, une trentaine de pages puis la dernière ligne du roman : « les vagues se brisèrent sur le rivage. ».

« Peut-être est-ce la traduction ? Peut-être est-ce cette préface qui en dit déjà beaucoup trop ? On peut y décortiquer tous les personnages, des détails assez précis, y comprendre la fin. »

« Il est courant qu’en école d’art, le corps enseignant répète que le processus de création est tout aussi important que la pièce finie. C’est ce qui est expliqué dans cette préface. Comment elle s’est battue contre elle-même et ses propres injonctions littéraires, arrêter, reprendre, se questionner, butter, recommencer. J’aurais voulu réussir à avancer plus dans le texte, pour mieux comprendre la voix narratrice nommée

« Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« Quand je peux, j’essaie de lire les livres dans leur langue d’origine. J’aime me dire que sous mes yeux se trouvent les mots choisis par l’auteur ou l’autrice. Pourtant, ma lecture n’est pas fidèle. Au contraire, je divague. Je ne sais pas lire sans traduire. Ma langue fourche et ma mémoire déforme. Qu’en est-il de la traduction des autres ? D’autres ont-ils trouvé les mots justes, les proches et les échos ? Je me lance alors dans la recherche de ces textes parallèles, depuis mon lit en pyjama. »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

Alice Lejeune — « Quand je peux, j’essaie de lire les livres dans leur langue d’origine. J’aime me dire que sous mes yeux se trouvent les mots choisis par l’auteur ou l’autrice. Pourtant, ma lecture n’est pas fidèle. Au contraire, je divague. Je ne sais pas lire sans traduire. Ma langue fourche et ma mémoire déforme. Qu’en est-il de la traduction des autres ? D’autres ont-ils trouvé les mots justes, les proches et les échos ? Je me lance alors dans la recherche de ces textes parallèles, depuis mon lit en pyjama. »

We saw for a moment laid out among us the body of the complete human being whom we have failed to be, but at the same time cannot forget. All that we might have been we saw ; all that we had missed, and we grudged for a moment the other’s claim, as children when the cake is cut, the one cake, the only cake, watch their slice diminishing.
— **Virginia Woolf**, *The Waves*

Nous avons eu sous les yeux tout ce que nous n’avions pas été, tout ce qui nous a manqué, et pendant un instant, nous en avons voulu à nos amis d’avoir réussi là où nous échouons, comme les enfants qui regardent diminuer leur beau gâteau entier qu’on vient de couper en tranches.
— **Virginia Woolf**, *Les Vagues*, traduction **Marguerite Yourcenar**

En cet instant, nous voyons, parmi nous, le corps de l’humain entier que nous ne sommes pas parvenus à être et qu’on ne peut oublier. Face à tout ce qui nous manque, nous en avons alors voulu à la part de l’autre. Avec des yeux d’enfant face au gâteau que l’on coupe, l’unique gâteau, le seul gâteau, nous regardions ses parts qui diminuaient. — Ma traduction »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

« « Esprit solitaire » dans son journal ou comment la dépression à réellement marqué cet écrit, ou peut-être l’ai-je trop senti et c’est ce qui m’a empêché de continuer la lecture ? Ne pas avoir lu l’entièreté du livre me permet de rester dans l’entre-deux, le questionnement, les vagues qui se brisent sur le rivage marquent-elles la fin d’un cycle dépressif ou la fin d’un cycle de vie, le suicide ? Au seuil de l’espoir ou du désarroi ? »

Cette exposition reçoit le soutien de l'École des Arts Décoratifs, Paris.

Seuil

L. Camus-Govoroff *Kháos, kêdos, Chronos*

(Χάος, κηδος, Χρόνος - Chaos, soin, Temps)

2023

You Make me Safe, 2021, performance dans le cadre de l'exposition collective *Des soleils encore Verts*, DOC! © Thomas Maestro



Le travail de L. Camus-Govoroff est intimement lié à la notion de seuil et à la question de l'entre-deux. Pour l'exposition *Les Vagues*, l'artiste nous donne à voir une porte, celle-ci marque par définition un passage, une ouverture vers un ailleurs qui nous fait demeurer dans un même espace, tout en nous invitant à passer de l'autre côté.

Il est bien question ici de cet « autre côté du miroir » déjà évoqué par l'artiste dans *The Rabbit Hole* au Confort Moderne en 2022 et dans son installation *Stargate* à Karlsruhe. À la croisée entre une arche et une porte, l'œuvre que nous présente L. pose un seuil, un pas-de-porte qui ouvre une nouvelle perspective donnant sur une autre topographie à la fois au-dedans et au-dehors. On retrouve dans cette installation un système qui place le visiteur dans le mouvement, offrant à son corps un déplacement à la fois de l'esprit et dans l'espace de l'exposition lui-même.

Son œuvre *Χάος, κηδος, Χρόνος*, intimement liée aux travaux de Marc Augé et à la réflexion de Michel Foucault, résonne dans son statut transitif. « Il est le Passager par excellence, c'est-à-dire le prisonnier du passage (...) Son exclusion doit l'enclorre ; s'il ne peut et ne doit avoir d'autre prison que lui-même, on le retient sur le lieu de passage. Il est mis à l'intérieur de l'extérieur, et inversement. ». Ces mots extraits de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) sont employés par L. Camus-Govoroff pour raconter son projet : ils semblent nous placer précisément dans l'encadrement de la porte, ni d'un côté, ni de l'autre.

Le seuil et l'entre-deux sont souvent abordés dans l'histoire de l'art, à l'image de cette porte en acier, dénuée de mur, qui invite le spectateur à emprunter un chemin. Et nous repensons

ici aux portes illustrées et dessinées qui nous demandent, pour un temps, d'observer ou de lire ce que le « seuil » doit nous dire. Rien de tel avec *Χάος, κηδος, Χρόνος* : il s'agit pour nous de rêver la nouvelle personne que nous serions une fois le seuil franchi et, de nouveau, de nous prendre pour Alice.

Au-delà

Louis Chaumier *Arp-240* **2023**

You will realize your dream soon, 2021
© Clément Boute 42

Construire une œuvre spatiale pourrait s'apparenter à un pléonasme, l'œuvre étant nécessairement spatiale dans la mesure où elle s'appréhende dans son environnement. En cela, tout travail se décrit comme une « superstructure » se positionnant au-dessus de son milieu. L'œuvre devrait à cet endroit, toucher le sol en une surface la plus mince possible, être démontable et remontable, être transformable à volonté par l'habitant esseulé. Le titre de l'installation de Louis Chaumier, *Arp 240*, s'inscrit dans l'univers spatial, et plus exactement astral. Ce dernier désigne un pont entre deux spirales cosmiques photographiées par Hubble en 2016. Présentées dans l'exposition, ces dernières nous montrent un mouvement de rapprochement distant de plusieurs millions d'années-lumière. *Mobilis in mobile*, les galaxies se réuniront un jour, dans l'espace et dans le temps.

Il y a dans la démarche de Louis Chaumier une volonté de sortir d'un territoire artistique et physique. Son œuvre se construit entre utopie et fiction, à l'image de l'installation *You will realize your dream soon* faisant état d'une architecture à la fois ouverte et impénétrable. De fait, le travail de Louis Chaumier se construit en miroir de nouveaux modes de construction, des possibilités qui s'écrivent par la légèreté et la reproductibilité des matériaux. Sa démarche semble ainsi répondre directement à la pensée de l'architecte Lonel Schein : « L'Homme se défixera. Les formes construites auront l'allure d'enveloppes, d'abris portatifs. L'aménagement évolutif, la dynamique des volumes viabilisés doit être laissée à la libre détermination des individus. » Dans leur dialogue entre architecture, composition visuelle et sonore, les créations de Louis Chaumier jouent de porosité avec les travaux d'Archigram, collectif d'artistes visuels et de designers ayant œuvré dans les années 1960



et 1970. Organisation, mobilité, réseau et mégastucture, Louis Chaumier porte un regard critique sur la naissance de cette architecture d'intérieur, standardisée et produite en masse. Ce regard réprobateur peut se sentir dans l'œuvre déjà évoquée *You will realize your dream soon* créée en 2022.

Les travaux de Louis Chaumier passent avant tout par leur appréhension sensorielle entre mise à distance du visiteur et souvenir sensible. En cela, comme le rappelle la critique d'art Léa Pagnier, en s'approchant d'une œuvre de l'artiste « On sent l'odeur du bois, on perçoit le grésillement du casque posé au sol, le textile bon marché (...) Ces objets triviaux, inquiétants et intimes, nous renvoient à notre propre intériorité et nous projettent parfois dans des espaces rêvés. ».

Négatif

Élisa Florimond Étendue 02 2023

Traîner un pied, 2022
25 x 10 x 120 cm. plâtre, stuc pierre.
© Élisa Florimond

La sculpture et la photographie partagent cette surprenante qualité d'être un art en creux, celui du négatif ou de la contreforme. Dans un cas, il y a un travail sur l'écriture de la lumière, dans l'autre, un jeu entre le vide et le plein pour produire le volume. C'est aussi un travail de l'empreinte entre ce qui peut rester et ce qui va apparaître. En travaillant cette nouvelle programmation, et notamment *Étendue 02*, l'artiste Élisa Florimond prend à son compte le dialogue possible de l'endroit et de l'envers, d'une forme et de son contraire, par la mise en lumière ou plutôt dans le cas présent, placé sous l'éclairage des musées.

Étendue 02 s'inscrit dans le prolongement de l'œuvre *Étendue 01* réalisée en 2021 et présentée dans l'exposition *Felicità, au milieu des choses* à Poush Manifesto. Le travail d'Élisa Florimond se construit entre collection et combinaison, entre montage et assemblage, dans le but « d'élaborer des rapprochements subjectifs » comme l'énonce l'artiste. Le travail de collecte peut se faire depuis le cinéma (pour les images) jusqu'aux formes vivantes dans le cas du monde végétal et des matériaux qu'elle utilise parfois en correspondance avec des artefacts. À propos de l'installation *Orbes*, Anne-Laure Peressin écrit : « Élisa Florimond provoque de nouveaux rapports de correspondance et de causalité en précipitant l'altération autonome d'un fruit ou d'une matière métallique. ». Pour *Étendue 02*, c'est l'absence que l'artiste semble précipiter. Elle utilise ici les socles vidés des objets qui les habitent pour mieux évoquer l'objet et son négatif. À la manière d'un réceptacle parvenu hors du temps, elle fait parler l'objet depuis son manque et sa disparition. Un même sentiment émane de l'œuvre *Traîner un pied* (2022) dans laquelle l'extrémité de la jambe apparaît, laissant



son corps comme le reste du membre *in absentia*. Le travail sur la vitrine que l'artiste engage pour cette nouvelle production évoque également cette notion de copie de la forme, cette contreforme visible depuis son support. À la manière d'un dessin ou d'une silhouette, l'artiste nous donne à lire sa sensibilité de l'approche muséale, dont la vitrine est à coup sûr l'un des supports les plus emblématiques.

Par le contour, se dessine aussi le souvenir, ce qui va constituer l'approche d'une limite extérieure, entre le négatif et le positif de l'objet. Un regard appuyé nous rappelle également ce qui a constitué la naissance du dessin et son mythe fondateur. Dans ces travaux, la persistance de la forme et son empreinte n'est pas sans rappeler l'histoire de Dibutadès, fille du potier de Sicyone présentée par Pliny l'Ancien. Dans son souhait d'immortaliser les traits de son prétendant au fusain, cette dernière voit, au moment où les lignes s'inscrivent et se forment, le corps de l'amant déjà retiré.

Refuge

Jérôme Girard Cabane 2023

Abri, 2022
140 x 130 x 130 cm, coton, lin, teintures végétales
© Jérôme Girard

Il y a une dimension obsessionnelle dans le travail de Jérôme Girard, quelque chose qui s'écrit comme cela se fait, c'est-à-dire dans une démarche opiniâtre, comme elle se fait parfois singulière. « J'ai commencé récemment à concevoir des pièces textiles » explique-t-il, « elles sont faites d'assemblage de matériaux trouvés, recyclés, ou teintés à l'aide de colorants végétaux. Le patchwork, et notamment le *quilting*, est une pratique de la sobriété et de l'intimité : réutilisation de chutes de tissus, de vieux vêtements, de restes et de « déchets ». » De fait, il s'agit également ici de nouvelles pièces qui sont assemblées, raccommodées, cousues à la main le plus souvent dans l'intimité du foyer, et transmises de génération en génération. Jérôme Girard ajoute « des *quilts* sont fabriqués pour commémorer des événements familiaux, ou deviennent la source de subsistance de communautés entières. Qu'elles soient abstraites ou le support d'éléments figuratifs, ces pièces sont le résultat de gestes d'inscription matérielle d'une mémoire collective. »

Les travaux textiles de Jérôme Girard nous conduisent inmanquablement vers l'univers de l'enfance comme vers les prémices de l'art. Cette origine, c'est la volonté de rembobiner qui nous habite et qui conduit l'artiste à reproduire ce schéma enfantin d'un drap hissé composant un nouveau refuge. De fait, c'est dans le confort d'une chrysalide que s'écrit symboliquement le lieu de l'art. Espace d'une construction personnelle, ce territoire se fait également celui d'un havre de paix, un espace unique situé hors du fracas du monde. En découvrant le travail de Jérôme Girard on est tenté de retourner voir les œuvres du sculpteur Étienne-Martin. Ce dernier, dès les années 1960, expose et met en scène ses *Demeures*, un ensemble d'œuvres produites en plus de dix années



et durant lesquelles l'artiste compose et recompose cet univers unique. *Les Demeures* sont des sculptures qui se font parfois vêtement habitable, que l'artiste porte, expose ou donne à voir, à pénétrer. « À la fois rude et protectrice, abstraite, animale et végétale, cette *Demeure* retrace le monde perdu de l'enfance de l'artiste, et invite le spectateur à refaire l'expérience de son propre cheminement de vie » comme en témoigne l'historien de l'art Michel Ragon. Ce n'est pas sans paradoxe que Jérôme Girard travaille ses œuvres aussi depuis la dimension sonore par l'assemblage de fragments acoustiques du réel dans des compositions ou des récits sonores. Se jouant des notions de temps pour recréer un espace habité par des voix, des récits, des souvenirs collectés ça et là, la sculpture qu'il propose nous offre une illusion de notre état d'homme comme de nos origines. Ainsi, par ce clin d'œil vers l'enfance, elle se fait à la fois matricielle, sensuelle et ludique.

Toucher

Victoire Gonzalvez Candied Balm 2023

Get in meine Süße, 2021,
vue de l'exposition, Raumstation, Stuttgart

Pour l'exposition *Les Vagues*, l'artiste Victoire Gonzalvez a choisi de revisiter le motif de la Vénus anatomique, un thème fort répandu au XVIII^e siècle. Cette figure de la Vénus proposée par l'artiste, en écho aux travaux de l'historien de l'art Georges Didi-Huberman, nous renvoie irrémédiablement vers la contemporanéité de toute forme historique et de tout motif artistique. À l'image de l'historien, Victoire Gonzalvez actualise Vénus en prenant à son compte nos acceptions du mariage, la structure-couple comme l'opposition formelle qui l'accompagne entre *eros* et *thanatos*. *Ouvrir Vénus, Nudité, Rêve et Cruauté* (1999) de l'historien de l'art précité indique dans son titre même la volonté profanatrice de cette recherche, à laquelle répond l'œuvre *Candied Balm*.

Le projet de Victoire Gonzalvez se situe aussi dans cette seconde peau que représentent le mariage et ses rituels, le baume qui s'applique, ce nouvel espace que la jeune femme vient occuper dans la société et ses usages. Ce corps en mouvement est un corps en mutation dans le projet *Candied Balm*, plus tout à fait enfant mais pas encore femme, à l'image de ces « curieuses » années de l'adolescence. Cet intermède est physiquement présent dans le moulage de ce bras dont on ne saurait dire s'il est celui d'une enfant.

L'artiste s'en explique en ces termes : « Imprégné dans l'imaginaire occidental par les textes classiques de la littérature religieuse du Moyen-Âge sur la vie des saints et martyrs – les méthodes d'embaumement à l'époque romantique et la sculpture anatomique –, mon travail témoigne de l'imputrescibilité du corps. Celle-ci est à la fois historiquement un symbole de pureté et le mutant du récit mystique à celui de la technique et de ses prouesses contre les effets du temps.



Les codes ornementaux présents dans *Candied Balm* s'inspirent d'artefacts de mariages contemporains – de la boîte à jouets en plastique contenant la *Bratz Wedding Dress Doll* au trousseau de mariage sur Amazon ». L'installation est composée de trois éléments distincts. La première *Quinceañera closet* s'intéresse à l'armoire de mariage, traditionnellement sculpté du bois d'un arbre planté par le père le jour de la naissance de sa fille. Le deuxième élément *Bras, Chenille, Lait* nous invite à une relecture des mythologies chrétienne, et notamment de la légende de Sainte Agathe et de sa mutilation. Enfin, troisième élément, la *Terrine Venus* explore littéralement les pratiques d'embaumement par le biais d'une sculpture ointe de cire.

Comme cela a pu être dit de l'historien de l'art Georges Didi-Huberman, Victoire Gonzalvez entaille « la chair historique de la Renaissance » et tente de « ré-ouvrir » l'histoire de l'art et les mythes qui la composent. Avec *Candied Balm*, l'artiste vient une nouvelle fois appliquer le baume sur les failles et les ruptures, au profit d'une pensée qui prend à bras le corps la singularité et la violence de la subjectivité de ce « personnage » de Vénus. Dans une approche de plus en plus psychanalytique, elle explore et affine les méthodes de nos représentations avec ses angoisses, ses désirs et ses refoulements comme les masques pour un temps revêtu.

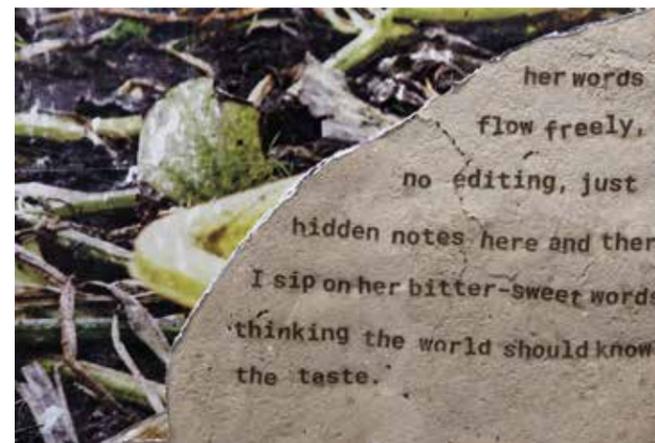
Consommable

Alice Lejeune Le Frigo 2023

My mother grew up, 2022, détail
©Nicolas Guillemot

En 1995, au Musée d'art Moderne de la Ville de Paris, il était possible de découvrir au dernier étage (l'ARC) un supermarché réalisé par un artiste, Fabrice Hyber. Ou peut-être s'agissait-il d'un artiste dans un supermarché ? Lorsqu'Alice Lejeune a proposé de réaliser un centre d'art dans un frigo au sein de l'espace vidéo de l'Onde, sa proposition a aussitôt été accueillie avec enthousiasme. Tout d'abord, elle assurait ainsi la direction artistique de cet espace d'exposition. Ensuite, l'artiste emportait avec elle toute la dimension historique du projet, depuis l'élaboration des *Kunsthalle* en Allemagne jusqu'aux projets plus récents d'*Artists run space* en région parisienne entre autres.

Dans sa démarche, Alice Lejeune œuvre par collaboration et par un travail de contextualisation des travaux d'artistes et de graphistes qui accompagnent ses projets. Au fil de nos échanges, l'artiste a exposé clairement son objectif : « Le frigo est un processus avant une sculpture, composée d'ingrédients de monstration basique : parois, lumières, ouverture. L'idée est de développer une structure d'exposition et une première mini-exposition pour le vernissage au Centre d'Art de l'Onde. Lors du temps d'exposition, j'aimerais entamer les procédures pour déclarer *Le Frigo* comme un centre d'art ». Lorsque l'on connaît les problèmes rencontrés aujourd'hui par les centres d'art conventionnés, la proposition d'Alice Lejeune relève de la gageure. De fait, la première exploration du *Frigo* rendue possible pour *Les Vagues* est un prétexte : « c'est une proposition de *hacking* pour penser aux systèmes de monstration sur une échelle familière. À trop fixer les choses usuelles, elles se désarticulent à l'image du « jamais vu ». On en observe alors les composants, les jointures et le grain ». Pour cette première exposition dans



Le Frigo, Alice Lejeune invite les artistes Lucie Lozano et Anne-Claire Noyer, inscrivant le travail artistique dans une démarche d'activation venant littéralement bouleverser, perturber et modifier le contenu et la temporalité des centres d'art.

La proposition d'Alice Lejeune resitue l'incroyable palette d'interventions des artistes, leur imagination et leur possible lutte contre la simplification des propositions. En cela, elle répond avec justesse à la question posée par le critique d'art Brian O'Doherty dans son article *Le contexte comme contenu* (1976) : « La neutralité et l'atemporalité revendiquées par l'espace de la galerie sont avant tout l'aboutissement de la victoire de l'interprétation formaliste et prétendument apolitique du modernisme ». Ainsi Alice Lejeune politise un frigo dans un cube noir et nous met face à des œuvres d'art, pour certaines, périssables et littéralement consommables.

Sur pierre brûlante



Noémie Pilo Sans titre 2023

Sans titre, 2022, Brique de verre, perle d'eau, 25 x 10 x 15 cm.
©Noémie Pilo

En entrant dans l'atelier de Noémie Pilo, nous sommes interpellés par cette brique de verre qui renferme une bille d'eau. À la question empirique du « comment est-ce possible ? » répond la beauté de l'objet, à la fois brique solide et transparente, mais aussi cet infiniment petit de la goutte d'eau qui se fait prisonnière et reflet du monde. En 1769, D'Alembert, dans son *Rêve* délirant, proposait de voir l'univers entier dans une goutte d'eau. En découle cette analyse anticipant le concept d'anthropocène : « Tous les êtres circulent les uns dans les autres. Tout est un flux perpétuel, tout animal est plus ou moins homme, tout minéral est plus ou moins une plante, toute plante est plus ou moins animale, il n'y a rien de précis dans la nature. » On retrouve le mystère de cette goutte d'eau qui ne devrait pas pouvoir rester ici.

Cette œuvre traduit fidèlement l'ambition du travail de Noémie Pilo, son engagement esthétique comme de sa perpétuelle recherche d'un équilibre au sein de l'œuvre. Elle raconte l'architecture fragile qu'elle y développe. Pour l'exposition *Les Vagues*, l'artiste donne à voir trois travaux distincts qui dialoguent dans l'espace. Au mur, est présenté un vitrail monochrome sur lequel apparaît un motif de tâches de buée, condensation apparue en amont qu'elle fixe ici d'une écriture photographique. Au sol, l'artiste met en scène un « effet de serre » et le cycle de l'eau, deux démarches, deux procédés qu'elle va réunir dans un bloc de verre. L'eau réagit aux différences de température, s'évapore, se condense et recommence en huis clos perpétuel. Plus loin au sol, deux rayonnages de livres sont rassemblés formant un seul bloc de papier rectiligne. L'artiste explique : « Seule demeure la ligne de démarcation des rayons marquant leurs différentes hauteurs : particularités au sein du format

standard des livres de poche. » C'est dans ce dialogue entre nature et artifice que s'écrit l'œuvre de Noémie Pilo, une démarche qui semble hésiter entre le savoir-faire technique, constituant le cadre de son intervention, et une sorte de « déprise », de laisser-faire, donnant libre cours au hasard.

À travers cet assemblage précaire, Noémie Pilo évoque discrètement les incertitudes de notre société contemporaine face au futur, en nous rappelant pourtant par la vision de notre reflet dans le miroir, que nous ne sommes qu'une goutte d'eau au sein de cet écosystème. Comme elle, nous essayons par des ajustements, des dispositifs, des actions et des lois, de résister à la chute.

Biographies

L. Camus-Govoroff (1997, Paris) développe une pratique plurielle alliant sculptures, installations, performances, textes et s'accompagnant d'une démarche curatoriale. Son travail questionne les différents systèmes de dominations et dynamiques de pouvoirs dont la biopolitique. Ses recherches sont nourries par les rapports inter-espèces, les savoirs ancestraux liés aux plantes, les liens à la sacralité tout autant que par l'éco et le trans féminisme, l'anthropologie queer, le BDSM softcore et la récupération des esthétiques dans la pop culture.

Louis Chaumier (1995, Paris) développe un travail qui tend à perturber les usages des objets et espaces qui nous entourent, de ceux qui témoignent d'une certaine histoire du progrès, de la croissance et de ses échecs. En questionnant le rapport entre normes et formes qui régissent la production d'objets ainsi que des corps qui en font l'usage, Louis souhaite travailler à une requalification sensible d'objets et d'espaces laissés pour compte.

Élisa Florimond (1995, Guyane) explore une démarche de collection et combinaison. Ses installations se composent d'associations méticuleusement décidées entre les formes qu'elle modèle et les objets et images qu'elle collecte. Par le travail de sculpture, de photo ou d'installation vidéo, elle assemble sans hiérarchie objets naturels, images capturées et éléments manufacturés. Elle utilise le montage et l'assemblage dans le but d'élaborer des rapprochements subjectifs qui déconstruisent les liens entre signifiant et signifié.

Jérôme Girard (1993, Haute-Savoie) s'intéresse d'un côté au son et à l'écoute comme porteurs de sens et d'émotions, et de l'autre aux folklores et traditions populaires. Mêlant différentes matières sonores, des instruments acoustiques à la synthèse analogique en passant par un travail de design sonore, il propose des récits sensibles et poétiques, oscillant entre créations sonores, performances live et installations, entre musique concrète ou phonographie documentaire et recherche sculpturale. Usant quasi exclusivement de matériaux récupérés, il s'inspire de gestes et de formes traditionnels, artisanaux pour les détourner et leur donner une nouvelle actualité.

Victoire Gonzalvez (1997, Paris) est une artiste, performeuse et auteure française. Son travail révèle l'absurdité de nos normes sociales par son sens de la matérialité, de la poésie et son intérêt théorique pour la standardisation de nos espaces de vie et l'influence de ce phénomène sur nos pratiques quotidiennes. Elle développe une pratique artistique basée sur les étapes de fabrication de simulacres dans la sphère industrielle. Ses œuvres conjuguant différents médiums, de la sculpture à la vidéo, en passant par les codes du design culinaire ont été exposées dans plusieurs institutions en France et en Allemagne.

Alice Lejeune (1997, Taïwan) est diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, et elle a également étudié à l'Académie des Arts de Chine à Hangzhou. Sa pratique recourt à la sculpture, l'installation, la performance, la photographie, l'écriture et la cuisine. S'intéressant à la façon dont le statut des objets évolue, elle les transforme ou déplace selon les rituels qui leur sont associés. Extrait de leurs habitudes et habitat, les objets et les rituels deviennent une étrange bosse contre laquelle notre perception butte. Ce bégaiement, comme toute déformation de la langue, est un terrain fertile pour la discussion.

Noémie Pilo (1997, Paris) tente de capter des phénomènes, souvent fugitifs et éphémères, et de les proposer sous forme permanente. Elle conçoit ses pièces comme des supports d'apparition qui ne montrent pas la chose telle qu'elle est mais comment elle se manifeste. Ce sont des surfaces réfléchissantes, des équilibres précaires, des instants qui durent, des risques de chute. Par l'intermédiaire de sculptures, objets et installations, l'artiste souhaite rendre compte de ces observations électives afin de proposer au regardeur de reconsidérer ces événements comme particuliers.

Autour de l'exposition

Vernissage

samedi 15 avril
15h30

navette gratuite de Paris-Concorde sur réservation

Atelier créatif en famille

mercredi 26 avril
15h

gratuit sur réservation

Regards Croisés

mercredi 10 mai
18h

entrée libre sur réservation

Centre d'Art en accès libre

mardi — vendredi, de 13h à 18h30
samedi, de 11h à 16h
Le Centre d'Art est également ouvert les soirs de spectacle, 1h avant la représentation.
Un médiateur est à votre disposition les soirs de spectacles à partir de 18h30 et les samedis de 13h à 16h.

Le Centre d'Art de l'Onde reçoit le soutien de la Ville de Vélizy-Villacoublay, de la Région Île-de-France, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France – Ministère de la Culture et du Département des Yvelines.

Rédaction : Léo Guy-Denarcy
Création graphique : Atelier Anette Lenz

Suivez l'actualité du Centre d'Art:   

l'onde

Théâtre Centre d'Art
Scène Conventionnée d'Intérêt National
– Art et Création pour la Danse

8 bis, avenue Louis Breguet
78140 Vélizy-Villacoublay
01 78 74 38 60 / londe.fr
labilletterie@londe.fr / londe.fr



 Vélizy-Villacoublay

 MINISTÈRE
DE LA CULTURE

 Île de France

 Yvelines
Le Département

 DCA

 TRAM

 école
des arts
décoratifs
paris

 AOC

 SENSATIONS

 VÉLIZY TV